

Hoche-Queue : [suite]

Autor(en): **Geoffroy, Auguste**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 11

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-192844>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sein avâi fauta dè l'âo fèrè fèrè la tiupesse, et po avâi la pé et po fèrè pliési à clliâo z'hommo d'autorità, ne no sein met d'ac-coo avoué leu. Vaités don cein qu'èin est : on part dè clliâo dâo conset d'administrachon, bon grâ, mau grâ, baillont l'âo condzi et no vont montrâ lè talons, et coumeint y'èin faillâi tot parâi nommâ quatre novés, cein èin fâ treizè por quoui on va vôtâ, treizè compagnons qu'on a choisis no-mémo; ora se vo volliâi fèrè coumeint vo dio, et vôtâ po lè citoyeins que l'ont l'âo nom su on bocon dè papâi qu'on va vo bailli, eh bin on ne demandè pas qu'on rebedoulâi lè z'autro et on sè conteintèrâ d'insè.

Après cé discou, y'èin a qu'on criâ bravô; mâ y'èin a dâi z'autro, qu'étiènt venus espret po tot reméssi, que n'étiènt pas conteints et que sè sont met à fèrè dâo boucan. Lè faut ti avau ! se desont, y'a prâo grandteimps que no z'eimbétont. Yon dè pè Aubouna, que ne pétoirè pas, l'âo z'a de l'âo z'affèrè âo tot fin, non de chien ! et lè z'a envoiâ à l'herba.

L'âo z'a de que n'étiènt què dâi rupians, qu'agaffâvont l'ardzeint coumeint on perte, et que nion cein on ne sarâi fotu dè trovâ on tsemin dè fai que médzâi atant, et que l'étâi la fauta à monsu Marti, lo directeu dè la compagni. Ne dio pas que n'est pas on bravo homo, se l'a de, ne lo cognaisso pas et n'é jamé partadzi demi-pot avoué li; mâ l'est on fotu directeu que no z'a dza tondu à râ la pé et que no z'écortsèrâi s'on ne se rebiffâvè pas.

Cé monsu Marti a volliu repondrè et derè qu'on n'avâi rein à lâi reprodzi; mâ s'èin est trovâ ion dè pè Dzenèva que lâi a clliou lo mor èin lâi deseint que n'avâi pas dè quiet bragâ et que farâi mi dè sè câisi. Adon lo boucan a recoumeinci. Subliâvont, sielliâvont, boeilâvont, tapâvont dâi mans et dâi pi, qu'on a cru on momeint que l'allâvont sè châtâ dessus. Y'on dè pè Vevâi, qu'étâi furieux dè sein qu'on s'étâi arreindzi et qu'on ne lè z'avâi pas ti envoiâ promenâ, desâi qu'on s'étâi fotu dâi z'âqchenéro dè lè z'avâi fé veni po rein et d'avâi fé la pé à catson. Volliâvè dâi z'èplîcachons; mâ l'a z'u lo subliet copâ pè lo détèrtin que fasont perquie. Enfin l'ont fini pè nommâ lè treizè que faillâi, et la tenablia a botsi.

— Eh bin mè seimbiè, Sami, que cé dè Vevâi avâi réson et que du qu'on fasâi clliâ granta tenablia, faillâi lâissi allâ lè z'affèrès tant qu'âo bet, na pas s'arreindzi d'insè eintrè dou âo trà. Ora, après avâi tant criâ, porquie clliâo que menâvont lo grabudzo ont te lâissi ti lè z'autro dein lo conset d'administrachon ?

— Eh que vâo-tou, mon pourro Abran, lè gros l'âo ne sè medzont pas ! mâ n'ont pas fini et sè porriènt bin onco traité dè géomètres dévânt que sâi grandteimps.

HOCHÉ-QUEUE

par Auguste GEOFFROY.

III

La femme n'a pas besoin d'éducateur dans les choses de l'amour; sa prescience y est invariable et absolue. Toute sauvage qu'elle était, le *Hoche-Queue* devina chacune des intentions du garde avec leurs nuances délicates, elle tressaillit de la joie immense d'avoir désormais un protecteur dans la vie, et elle courut à la vieille de la Maison Forestière comme à sa mère... retrouvée.

Les allées, les coupes, les fourrés et le bord des étangs ne furent plus à partir de ce jour des solitudes, ni pour le brigadier, ni pour le *Hoche-Queue*. Ils y habitaient l'un et l'autre et cela suffisait, quoiqu'ils pussent être des semaines sans se rencontrer. Le bois, de l'aube à la nuit tombante, c'était pour Bernard la possibilité d'entrevoir son *Hoche-Queue*, c'était pour le *Hoche-Queue* l'espoir de dire, dans un éclair des yeux et un pli des lèvres, en passant, ce qu'elle murmurait sans paroles pendant ses heures de cueillette solitaire: « Je vous aime, monsieur Bernard, je vous aime, je vous aime ! Et puis voilà, moquez-vous de moi, si vous voulez ! » Il ne songeait pas à se moquer, le héros de Loigny, car lui qui n'avait point lâché la hampe du drapeau alors que dix baïonnettes lui entraient dans le corps, tremblait au bruit lointain et connu de la course du *Hoche-Queue* sur les feuilles mortes. Il se cachait alors, se contentant de la voir passer près de lui, et sachant bien où il fallait aller l'attendre selon les saisons, ici en juin pour les fraises, là en octobre pour les mûres. Le *Hoche-Queue* de son côté s'attardait, le plus qu'il lui était, déceimment possible, dans ses visites à la mère Bernard, l'aidant en ceci, lui recousant cela, habile et complaisante surtout dans les besognes qui touchaient au *filis*, heureuse de faire une soupe qu'il mangerait en demandant qui l'avait faite, et heureuse encore d'aller le guetter, accroupie sous les ronces du fossé, les nuits où il revenait tard de chez l'Inspecteur. Elle se savait dès que le pas du garde s'était éloigné, grelottante mais tranquille, après s'être assurée, la jalouse, que les belles demoiselles de la ville ne l'avaient point retenu. Sans se chercher jamais dans leurs cachettes, par une sorte de pudeur, ils se devinaient cependant; leurs âmes se pressentaient, et, indulgents pour leur faiblesse mutuelle, ils faisaient souvent de longs détours l'un ou l'autre pour se trouver à cet invisible rendez-vous. « S'il ne m'a pas vue derrière ce chêne, si elle ne m'a pas regardé passer couchée sous ces églantiers, disaient-ils réciproquement, du moins reconnaîtra-t-il mes petits pieds imprimés fortement dans la boue du sentier, verra-t-elle que je suis venu à ces baliveaux maintenant ceinturés de rouge, et que nous pensons l'un à l'autre. »

Les choses allaient ainsi depuis dix mois, quand je revins à Monthiers en août 1880. Moi aussi je m'intéressais au *Hoche-Queue*; j'avais flairé un mystère dans la naissance de cette fille des bois si mignonne, si polie, si distinguée, si frêle et si fière dans ses haillons, mystère expliqué par le séjour définitif de sa mère chez le marquis de X..., mon voisin de campagne. J'aimais à la rencontrer sur les chemins des loups, quand je galopais au crépuscule dans l'immense silence de la forêt.

Habituellement, je mettais pied à terre et nous causions de mille riens, moi heureux d'admirer sa rare beauté de jeune faunesse, elle fière d'être traitée en amie par le châtelain (petit châtelain !) de la Renardière, pendant qu'autour de nous les blancs bouleaux s'estompaient d'ombre peu à peu, les grands ducs lamentaient leurs hou ! hou ! hou ! et les chevreuils bramaient à la poursuite des chevrettes. J'écoutais le récit de ses misères jusqu'au moment où, toujours aux aguets, elle filait sans bruit, croyant entendre le pas du terrible Hervé dont la chasse commençait. Je ne m'inquiétais pas, m'étant mis (politique de propriétaire), en rapports tranquilles avec lui; je lui laissais voler modérément mon gibier, il pouvait me laisser trouver sa fille gracieuse.

Au bout de quelques semaines, je m'étonnai de ne la plus jamais rencontrer dans ses parages habituels, et j'hésitai à demander expressément de ses nouvelles, par discrétion villageoise et crainte d'apprendre un malheur, quand je la trouvai à la Maison Forestière, un jour que la pluie m'avait forcé d'y chercher un abri. Elle chauffait le four en compagnie de la mère Bernard et se mit incontinent à rouler des pommes dans de la pâte, pour le visiteur. Je reconnaissais à peine mon *Hoche-Queue* de l'année précédente dans la belle fille élancée, propre, ménagère, qui me souriait tout en pétrissant. L'amour est créateur, médecin, costumier, quand c'est nécessaire, et je le devinai caché sous le corsage du *Hoche-Queue* aux tendres précautions qu'elle avait pour la vieille femme. Mon rêve de Parisien flirtant dans la futaie avec une jeune sauvage, marquise égarée par le destin sous une hutte de braconnier, reçut, à vrai dire, un choc mortel; mais, au fond, j'en fus heureux. J'aimais le *Hoche-Queue* autrement que pour en faire ma maîtresse à l'aide d'une bague et de quelques foulards; je lui voulais du bonheur à cette si jolie et si étrange fille, et comme aussi j'aimais et j'estimais Bernard, je me réjouis du mariage qui se faisait dans mon imagination. Pour me rendre compte de la réalité de ma puissance divinatoire, je fis compliment au *Hoche-Queue* de ses talents de femme d'intérieur et j'ajoutai traitreusement: « C'est une bru comme toi qu'il faudrait à madame Bernard. » Le *Hoche-Queue* pâlit et s'appuya contre la lourde table où s'entassaient les corbeilles à pain en me regardant d'un œil suppliant.

Je jugeai inutile de répéter ma réflexion à la mère Bernard qui ne l'avait pas entendue, fort préoccupée qu'elle était de constater le degré de cuisson des *michottes* qui m'étaient destinées. (A suivre.)

A L'ÉLYSÉE

en attendant un ministère.

M. CARNOT, M. RIVET

M. CARNOT. — Asseyez-vous, cher ami. Ça va bien ?

M. RIVET. — Très bien.

M. CARNOT. — En votre qualité de député, car... si ma mémoire est fidèle, vous êtes député, n'est-ce pas ?

M. RIVET. — Entièrement.

M. CARNOT. — Bon... Vous devez vous connaître en politique. Je vous demanderai donc, mon cher député, ce que